

Le voleur dans la maison vide **Allégorie bouddhiste**

Mélanie Vincelette

Volume 40, numéro 2 (236), avril 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31805ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincelette, M. (1998). Le voleur dans la maison vide : allégorie bouddhiste. *Liberté*, 40(2), 73–74.

MÉLANIE VINCELETTE

LE VOLEUR DANS LA MAISON VIDE
Allégorie bouddhiste

Vientiane, ville sacrée du Laos méridional. La fumée de ma cigarette touche le blanc de mon œil. Mes cils se relèvent, puis se baissent deux fois pour balayer l'intruse. Dans mes mains, Pablo Neruda me raconte ses centaines d'amours. En face de moi, une table se balance sur une patte trop courte. Je suis sur la rive gauche du Mékong, l'eau s'enlace entre les feuilles des nénuphars, et des lanternes rouges dansent avec le vent dans ce café laotien au plancher de terre battue. De l'autre côté du fleuve, la Thaïlande s'enterre dans un noir de velours au rythme des lumières qui s'éteignent. Le ciel est muet, les étoiles se taisent, la nuit dort et, au milieu de tout ce silence, il y a moi. Deux moines rament dans une barque au rythme de leurs prières. Leurs mouvements sont lents. Je les observe et désire leur vie sans désir. Les moines bouddhistes du Laos et de la Birmanie vivent de dons, de prières et de méditation. À l'ombre des bouddhas en or, ils n'ont le droit de posséder que neuf objets sur cette terre: un rasoir, trois robes rouge safran, un récipient pour l'eau, un éventail, une ceinture de cuir et un bol à aumônes.

Ne rien désirer. Je viens de m'apercevoir qu'il est superflu de feindre encore de lire, qu'il m'est également impossible de m'occuper de quoi que ce soit, et que rien

ne peut empêcher mon âme de succomber sous le poids des jours à venir. Quand le soleil renaîtra de nouveau des eaux du fleuve, et que les pêcheurs lanceront leurs filets, je sentirai contre mon corps mouillé par la chaleur le frottement d'une robe bleue étroite en soie, brodée de fils d'or. La robe de mariage traditionnelle du Laos. Je sais que ce n'est qu'un symbole qui n'aura pas sa place dans les registres officiels du Canada. Ici, une Blanche s'apprête à épouser un Phakaikham. Je sais qu'à la maison les femmes s'affairent dans la grande cour, sous le grand cerisier, à installer des tentes de draps de lin blanc parsemées de pétales d'orchidées. Pendant une semaine, elles ont préparé du poulet noyé dans du lait de coco, de la soupe au sang de canard, de la salade de papaye aux feuilles de basilic, du riz gluant dans des paniers de bambou. Elles ont, pendant de longues journées chaudes orchestrées par le tonnerre de la mousson, décoré la maison, préparé les offrandes pour les moines, enfilé du fil dans une aiguille pour coudre ma robe, parlé de la couleur dorée de mes cheveux sans que je les comprenne. Je sais que ce n'est rien d'autre qu'une cérémonie où les hommes auront la chance de boire de l'alcool de riz fermenté à la bile de bœuf, où ils auront la chance de perdre aux cartes toute la nuit. J'ai envie de retenir mon souffle, de plonger dans l'eau du fleuve et de nager jusqu'à Nong Khai, de l'autre côté, en Thaïlande.

Le jonc en or birman, je le porte toujours. Parfois, quand j'ouvre un livre ou que j'écris sur du papier blanc, mon œil se pose sur l'anneau d'or rose. Alors, je me rappelle le Laos. Je me rappelle les nuits exténuantes dans la chaleur immobile, monumentale. Je me rappelle aussi une journée d'automne à la cathédrale Saint-Étienne, à Vienne, sur le Graben, où j'avais échangé une autre bague, cette fois sans prêtre ni cérémonie. Dans ces moments, je me demande pourquoi, à force d'adorer l'amour, je fais un dieu de ma passion. Je cherche, comme un voleur dans une maison vide.